

Libretto

W. WILKIE COLLINS

QUAND LA NUIT
TOMBE

nouvelles

Traduit de l'anglais par
ÉRIC CHÉDAILLE

Préface de
MICHEL LE BRIS

Libretto

OUVRAGE PUBLIÉ SUR LES CONSEILS DE
MICHEL LE BRIS

Titre original :

After Dark

© Éditions Phébus, Paris, 2006, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-279-9

« Il a introduit dans l'espace romanesque les plus mystérieux des mystères : ceux qui se cachent derrière nos propres portes. » Cet éloge du grand Henry James s'adresse à William Wilkie Collins, considéré comme le précurseur du roman policier anglais et, plus largement, comme l'inventeur du thriller.

William Wilkie Collins est né à Londres en 1824. Soumis dès son enfance aux délires d'un père tyrannique (le peintre paysagiste William Collins), il se réfugie très tôt dans l'écriture, ce qui a le don d'irriter son géniteur, lequel met tout en œuvre pour tuer dans l'œuf cette « vocation absurde » : on envoie le rebelle se former à la dure comme apprenti dans une fabrique de thé, puis on l'oblige à faire son droit. Même après sa mort, la figure du père continuera de tourmenter l'écrivain en exigeant par testament, et comme clause nécessaire pour hériter, qu'il lui consacre une « biographie officielle ». Ce devoir accompli en 1848, William Wilkie Collins intègre en 1852 la revue *Household Words* dont s'occupe Charles Dickens avec lequel il partage la même passion pour le théâtre. Ces premières tentatives littéraires ne connaissent qu'un succès d'estime. Une nuit d'été 1855, alors que Wilkie Collins, son frère Charles et le peintre Millais passent devant la grille d'une grande maison de Londres, une jeune femme en blanc, très belle, les supplie de lui venir en aide avant de disparaître. Fasciné, Collins mène l'enquête pour découvrir que cette femme, Caroline Graves, est séquestrée avec son bébé par un mari à demi fou. Il la délivre et sera son amant jusqu'à sa mort. Ce qui aurait pu rester un fait divers romanesque inspire à Wilkie Collins l'intrigue de

son premier chef-d'œuvre, *La Dame en blanc*, publié en feuilleton dans *All the Year Round* de novembre 1859 à octobre 1860. Le public ne s'y trompe pas : le succès est énorme et la foule s'arrache chaque livraison. Les romans qui suivront confirmeront le talent de conteur de William Wilkie Collins qui touche à la consécration avec *Pierre de lune* publié en 1868 et dont il se dit qu'il inspira fortement Charles Dickens pour son roman inachevé *The Mystery of Edwin Drood*. En proie à d'intenses souffrances nerveuses, de plus en plus dépendant de l'opium, Wilkie Collins se retire pourtant peu à peu de la scène publique et termine sa vie en reclus. Il meurt en 1889.

PRÉFACE

FEMMES À LA NUIT TOMBÉE

Quand la nuit tombe, s'effacent le monde visible et ces repères qui le jour nous guidaient, nous assurant du même coup de nous-mêmes. Quand vient la nuit, s'éveillent les monstres, rôdent les fantômes, tombent bien des masques. Ces bruits, au-dehors, rien que le vent, vraiment, les gifles de la pluie, la tempête qui vient ? On jurerait pourtant que c'était des pas sur le chemin ; un monstre, là dehors, tâtonne aux portes et aux fenêtres, souffle, ricane, grogne – qui sait, peut-être nous guette... Et quelle pièce se joue, drame, tragédie, dans chacune des maisons alentour, derrière les volets clos ? Alors le cercle se resserre un peu plus autour du feu et chacun, confusément, pressent que ces monstres, ces fantômes, sont d'abord en lui-même, qu'à la nuit tombée s'éveillent, au plus secret de soi, de bien étranges tourments, des voix, des désirs jusque-là contenus. Temps d'effrois, et temps de merveilles aussi, quand le conteur commence ses histoires... Que sont-elles, celles-là, sinon des manières d'habiter le noir, le noir au-dehors, les ténèbres qui pèsent, et puis le noir en nous – d'en contenir les puissances dans une forme, un récit, de leur donner visage ? Et si leur magie parle au cœur de tous les hommes, c'est qu'elles nous sont comme des lanternes sourdes allumées au plus noir des ténèbres – qu'elles n'éclairent jamais qu'en projetant de l'ombre. Wilkie Collins, ici à l'orée de sa carrière, et déjà maître des ombres...

Étrange aura été le destin de *Quand la nuit tombe* (*After Dark*)¹ : démembré, certaines de ses histoires saluées comme de superbes réussites et reprises dans des anthologies, mais finalement oublié dans sa forme première, il est aujourd'hui encore à peu près introuvable en langue anglaise alors que, des deux côtés de l'Atlantique, on redécouvre le maître de la *sensation novel* – et que l'ouvrage fut publié avec succès à l'orée de la plus intense période créatrice de l'écrivain, après les romans *Basil* et *Cache-cache*, trois ans seulement avant son chef-d'œuvre, *La Dame en blanc*². Un simple recueil de nouvelles? Bien plus que cela : on verra que l'architecture d'ensemble ne doit rien au hasard ou à l'artifice, mais au contraire tient fermement en une forme unique ; chaque élément marque une étape décisive dans la carrière de l'auteur, à l'instant où il va prendre son essor en se dégageant de ses modèles. Où Wilkie Collins joue en maître du genre « gothique » – et le dépasse...

« Surtout, dans les négociations avec Wilkie Collins, évitez toute proposition qui pourrait lui paraître en sa défaveur... » Ce n'est pas seulement par générosité, ou par amitié, que Dickens, en cet automne 1856, pressait ses partenaires et coéditeurs de *Household Words* de le payer, non plus à la pige, mais au mois – cinq guinées le mois –, en s'assurant du même coup l'exclusivité de sa plume. C'est qu'il tenait par-dessus tout à le conserver à son service, ce jeune homme à

1. Le livre a été publié en deux volumes par Smith et Elder, à Londres, en 1856, puis la même année par Dick et Fitzgerald, à New York. Cette édition en langue française est complète si l'on y adjoint « La lettre volée » et « La Dame de Glenwith », nouvelles présentes dans *Histoires regrettables*, Libretto n°458.

2. Toutes ces œuvres de Collins, comme la plupart de celles citées dans cette préface, ont été publiées par les éditions Phébus puis Libretto.

l'habileté confondante, capable de vous ficeler une intrigue presque à la demande, et auquel la critique prédisait le plus bel avenir! Le grand Émile Forgues ne venait-il pas de le distinguer comme le plus sûr espoir des lettres britanniques, dans un long texte de la *Revue des deux Mondes*¹? C'était simple : Dickens ne pouvait plus, ne voulait plus s'en passer. Il fallait le mettre en cage, toutes affaires cessantes, la cage fût-elle dorée s'il l'exigeait, de peur qu'il ne s'envole...

Les deux hommes s'étaient rencontrés cinq ans plus tôt, à l'occasion d'un dîner chez un ami commun. Le jeune Wilkie, fils de William John Thomas Collins², décédé quatre années plus tôt, avait de quoi surprendre dans les salons : chemise à gros carreaux, cravate rouge vif, engoncé dans une énorme veste en tweed d'où sortaient une tête trop grosse pour ses frêles épaules, des mains et des pieds minuscules – qui plus est, agité de tics convulsifs et proférant d'une voix douce, presque enfantine, des horreurs dignes des pires buveurs de sang socialistes! Dickens et ses amis donnaient ce soir-là *Not so bad as we seem*, une pièce de Bulwer Lytton³; un des acteurs s'étant désisté au dernier moment, voulait-il être des leurs? De l'avis unanime, Wilkie fut excellent – dans un rôle qui, avec le recul, devait prendre des résonances singulières : celui de valet de Dickens...

L'auteur d'*Oliver Twist*, des *Pickwick Papers*, de *David Copperfield*, alors en pleine gloire, avait trente-neuf ans; Collins en avait vingt-sept et débutait tout juste. Le moins qu'on pût dire est que l'aîné se trouvait fort éloigné des idées subversives de son cadet, mais les deux hommes

1. « Études sur le roman anglais : William Wilkie Collins », novembre 1855, pp. 815-848.

2. Portraitiste et paysagiste de renom (1788-1847), membre de la *Royal Academy*, ami de Wordsworth et de Coleridge.

3. Edward George Bulwer Lytton (1803-1873), auteur du roman *Les derniers jours de Pompéi* (1834), était alors immensément célèbre.

sympathisèrent, et Collins se trouva embarqué illico dans l'aventure de la pièce, montée au profit de la toute récente *Guild of Literature and Arts*. Joyeux drille s'il en fut, d'une très remarquable absence de préjugés, il devint vite l'indispensable compagnon de bamboche d'un Dickens en plein drame familial, soucieux de se changer les idées, de préférence auprès de quelques fleurs du pavé londonien, mais un tantinet coincé sur le chapitre de la vertu. Et l'on prit bientôt l'habitude de voir traîner du côté du Strand les deux compères – l'un petit, volubile, l'autre grand, mince, aux allures de capitaine de vaisseau –, quand ils ne dinaient pas chez Verrey, où ils avaient table réservée...

Dickens ne mit pas longtemps à découvrir que son Wilkie était doué d'une plume particulièrement alerte, qui distribuait çà et là, et notamment dans la revue républicaine radicale *The Leader*, essais au vitriol et nouvelles très enlevées. Une recrue intéressante, à condition de l'encadrer un peu, pour la revue que lui-même venait de créer, *Household Words*, mais aussi une aide précieuse à titre plus personnel : ce garçon s'y entendait comme pas un pour débrouiller les fils les plus enchevêtrés d'une intrigue, recoudre une trame narrative quand elle se délitait, être le lecteur attentif sur lequel tester telle ou telle trouvaille, ou même le conseiller qui le tirait à tout coup d'affaire quand il se sentait un peu perdu dans la prolifération de ses personnages. Pas question de laisser échapper pareille perle !

Quel jeune écrivain n'aurait pas été grisé par ces marques d'affection et cette reconnaissance de son talent venues du plus grand génie littéraire de l'époque ? Grisé, Collins le fut, dans tous les sens du terme. Un temps. Puis vinrent les questions, quand, littéralement harcelé par son mentor, il dut se battre, fuir, ruser, pour trouver le temps d'écrire – un peu – pour lui. À peine rentrait-il des tournées, dont on l'accablait, de la pièce de Bulwer Lytton, pendant

lesquelles il devait griffonner sur les tables d'auberge articles et nouvelles pour *Household Words*, que Dickens l'entraînait déjà dans sa maison d'été, à Douvres, afin qu'il l'aide à mener à son terme son roman *Bleak House*, où il se trouvait empêtré – et c'est la nuit que Wilkie Collins avait réussi, malgré tout, à terminer son roman *Basil*, dont la première partie avait été écrite pour l'essentiel au hasard des auberges. Et c'est aussi à Boulogne, villa des Moulineaux, où Dickens l'avait littéralement convoqué, qu'il était parvenu à achever *Cache-cache*, son deuxième roman – avant que Dickens ne l'entraîne en voyage – France, Suisse, Italie –, tout en le pressant de livrer les textes dus à *Household Words*, d'autant plus nombreux que Collins se ruinait dans le tourbillon où Dickens l'entraînait. Écrivain en devenir, dès lors, ou esclave de luxe? Le ton des lettres de Collins¹ ne trompe pas, où l'on sent l'agacement monter au fil des mois, jusqu'au moment où il se prétend malade pour ne pas suivre son tyran et trouver enfin le temps d'entreprendre *Quand la nuit tombe*, et de figoler l'intrigue de son troisième roman, *Secret absolu*.

Années charnières, donc, que l'on pourrait décrire, sous les protestations communes d'amitié, comme une lutte acharnée entre les deux hommes: l'un tentant de gagner son autonomie, l'autre multipliant les ruses pour le maintenir sous sa coupe. Tous les écrits de Collins datant de cette période, à commencer par *Quand la nuit tombe*, rédigé au plus fort de la tourmente, gardent la trace de cette opposition. Et pas seulement les siens: les rédacteurs soutiers de *Household Words*, au bord de la mutinerie, accusaient crûment Dickens de se comporter en négrier.

Household Words avait été créé par Dickens en 1850,

1. *The Letters of Wilkie Collins*, sous la direction de W. Baker et W. M. Clarke, MacMillan, Londres, 1999 (2 volumes).

avec de tout autres intentions¹. Nul mieux que lui n'avait compris les bouleversements en cours de la société anglaise, et que ceux-ci allaient entraîner, dans le domaine littéraire, une révolution. L'Angleterre, devenue «l'atelier du monde», brisait l'ordre ancien, déracinait des populations entières, jetées sans défense dans le cratère rugissant des usines, s'imposait comme la matrice d'un nouvel univers. Mais à cette Albion rayonnante de puissance, affirmant, orgueilleuse, ses valeurs – travail, morale, famille, religion –, répondait comme son envers, ou son miroir, une autre Angleterre, d'épouvantable misère, de crime et de prostitution – de colère, aussi, comme une tempête prête à se lever. Qui saurait dire ce monde dans son bouillonnement furieux? La révolution industrielle, abaissant les coûts de production, ouvrait un nouveau marché, pour la première fois de masse, aux écrivains – qui, du coup, pouvaient prétendre vivre de leur plume: écrire, désormais, ne serait plus le privilège d'une caste. À public nouveau demandes nouvelles, comme l'avait compris Dickens, mais aussi problèmes en cascade, nécessité, jusque-là négligée, de défendre le droit des auteurs, danger pour ceux-ci, s'ils n'y prenaient garde, de devenir les ouvriers spécialisés d'une production littéraire, elle aussi de masse, qui tomberait aux mains des financiers.

Dickens avait pleinement conscience d'être l'homme de la situation, celui qui répondait le mieux aux attentes de la *middle class* montante et qui avait perçu avant tout le monde la transformation en cours du métier d'écrivain. Avec Bulwer Lytton, il avait imaginé une *Guild of Literature and Arts* qui nourrissait l'ambition de «changer le statut

1. Dickens possédait la moitié des parts, les éditeurs Bradbury et Evans un quart, et ses deux principaux collaborateurs, W. H. Wills et John Forster, chacun un huitième. La revue, lancée le 30 mars 1850, eut 479 numéros, vendus en moyenne à 40 000 exemplaires.

de l'écrivain en Angleterre», de sorte qu'il puisse vivre de sa plume – projetant même un système de mutuelle, avec épargne retraite et assurance maladie. Bulwer Lytton proposait, lui, un site dans sa propriété du Hertfordshire pour y construire une maison de retraite¹. Parallèlement, Dickens avait conçu *Household Words*, revue hebdomadaire destinée aux classes moyennes, comme une sorte de « collectif d'écriture » permettant d'échapper à la loi nouvelle du capital. Pas de signature, avait-il décidé, pas même la sienne ! À ceci près que ce journal se donnait en sous-titre comme « le journal de Charles Dickens », faisant croire au public que tout y était de sa main² – et qu'il tirait, lui, de la revue un profit annuel de mille livres...

Les premiers mois de *Household Words* donnèrent lieu à d'intenses discussions sur les orientations nouvelles de la fiction, auxquelles Dickens participait activement, guidant, conseillant, absorbant aussi comme une éponge les idées nouvelles, et payant de sa personne pour contacter de nouveaux collaborateurs. Dîners montés du restaurant voisin et pris en commun dans la grande salle de rédaction, enquêtes en groupe dans les bas quartiers, à l'asile de Broadmoor où étaient enfermés quelques fous criminels, dont le génial peintre Richard Dadd, ou à la maison hantée de Christhunt... L'affaire avait toutes les apparences d'un laboratoire d'idées, aux allures de phalanstère, où se concentrait le meilleur de l'esprit du temps – voilà du moins ce qu'en avaient pensé Elizabeth Gaskell, W. B. Gerrold, Henry Morley, George Augustus Sala, Dudley Costello, R. H. Horne, devenus

1. Trois immeubles devaient également être bâtis à Knebworth, mais le projet eut les pires difficultés à se concrétiser et fut abandonné à la mort de Dickens, en 1870.

2. Ce qu'il aura tendance à croire lui-même, d'ailleurs, n'hésitant pas à publier *Sœur Rose* en volume sous son nom, chez Peterson, à Philadelphie, en 1855. Collins dut se battre pour rétablir ses droits...

ses plus constants contributeurs. Mais leur humeur se fit plus aigre quand ils commencèrent à mesurer qu'en réalité Dickens les traitait comme ses ouvriers – en leur imposant la situation la plus insupportable pour un écrivain : avoir à rectifier tout ce qui n'épousait pas les thèses du maître, quand il ne coupait pas d'autorité, ou même récrivait ce qui risquait de choquer sa sacro-sainte classe moyenne. Prisonniers : ils l'étaient tous plus ou moins de celui dont ils avaient espéré qu'il les lancerait dans le monde des lettres, en imaginant de nouvelles pratiques, loin du capitalisme naissant...

Une série d'articles sur l'agitation sociale dans la marine anglaise avait agi comme un révélateur. Les marins, s'estimant livrés pieds et poings liés à leurs officiers par le récent *Mercantile Maritime Act* (1851), promettaient une grève générale, les journaux étaient pleins de cette agitation et les rédacteurs de *Household Words*, bien sûr, avaient pris fait et cause pour les apprentis mutins, malgré l'opposition horrifiée de Dickens – qui avait parfaitement compris le message quand Collins avait tout uniment proposé, dans un récit apparemment innocent de voyage en bateau¹, de faire des équipages de «pures républiques» où toute hiérarchie se trouverait abolie, à commencer par la division entre le capital et le travail. Et ceci au moment même où le jeune homme discutait pied à pied avec Dickens de son nouveau contrat... Ce dernier avait tenté de reprendre la main en proposant pour le numéro de Noël une histoire écrite collectivement, *Le Naufrage de la «Golden Mary»*, à l'intrigue un peu cousue de fil blanc. Un navire chargé de chercheurs d'or pour la Californie fait naufrage au Cap Horn et les

1. *The Cruise of the «Tomtit»*, récit d'une escapade entreprise aux îles Scilly avec Edward Pigott, en septembre 1855, alors que Dickens le réclamait à cor et à cri.

malheureux, embarqués sur deux chaloupes, ne s'en sortent, après trente jours de lutte contre les éléments, que grâce à l'héroïsme du capitaine, surmontant malgré eux épreuves et divisions. Chaque collaborateur de la revue écrivait une histoire, qui se trouverait insérée dans le récit du capitaine. Cette *Golden Mary*, ricanaient les jeunes gens, ressemblait furieusement à la *Bounty*, et plus encore à *Household Words* ! Sala notait que la cause du naufrage était la fièvre de l'or, ce qui ne laissait présager rien de bon quant à leurs demandes d'augmentation – l'or, et le ferment de division introduit par les femmes, enrageait Elizabeth Gaskell : Dickens, sur ce chapitre, ne changerait jamais...

Le meilleur moyen de casser la mutinerie naissante, avait pensé Dickens, était de la diviser, en faisant à Collins, assurément le plus enragé, une de ces propositions de contrat qu'on ne refuse pas : cinq guinées par mois, et l'entrée dans le comité de rédaction ! À sa grande surprise, Collins refusa pourtant, se battant pied à pied pour ce qui, à ses yeux, était l'essentiel, sa reconnaissance comme auteur : il exigeait que son prochain roman, *Secret absolu*, soit publié par épisodes sous son nom, et que publicité soit faite dans le journal de son édition ultérieure en volume. Dickens, capitaine dans la tempête, céda – juste avant de lancer la rédaction de cette histoire collective de la *Golden Mary*, où Collins se retrouva chargé d'écrire le récit... du lieutenant.

Quand la nuit tombe, publié au beau milieu de ce tumulte, est, à bien y regarder, plein de ce conflit, et de ces interrogations tout à la fois sur le cours nouveau de la fiction et sur le statut à conquérir par l'écrivain. Où Collins le rebelle prend le parti de la subversion, autrement dit des femmes, et du genre qu'on leur associait, en général pour lui dénier toute valeur : le roman gothique.

Un pauvre portraitiste itinérant, risquant de perdre la vue, se voit contraint par un médecin de se voiler les yeux pendant au moins six mois. Qui assurera, dès lors, la subsistance de la famille, promise à l'indigence, peut-être à la rue? Les dettes une fois remboursées, constate sa femme Leah avec effroi, il ne leur restera guère que trois ou quatre livres pour survivre – jusqu'à quand? Le docteur, ému, leur trouve une ferme servant d'auberge, à la campagne, où ils pourront tenir cinq semaines. D'ici là, songe la courageuse épouse, il faudra bien trouver quelque ressource nouvelle...

Et l'idée lui vient tout à coup, en écoutant son mari, dans la salle commune, à l'heure du thé, tenir en haleine le public par une de ses histoires. Le paysan lui-même et ses employés, oubliant leur travail, se pressent autour de lui, suspendus à ses lèvres. « Pourquoi William ne disposerait-il pas d'un public plus large? » songe-t-elle. « Il y a des gens qui racontent des histoires dans des livres et qui en tirent de l'argent. Et si nous racontions nous aussi les nôtres dans un livre? » Le plus dur à convaincre, comme on s'en doute, sera William. Des histoires, certes, il en connaît, et de bien surprenantes: pour dérider ses modèles, leur faire quitter la pose, oublier leur masque social, pour qu'ils livrent en somme leur vérité, sans laquelle il n'est pas de portrait qui vaille, n'a-t-il pas coutume de les inciter à raconter quelque aventure? La fiction: rien de tel pour lever les masques, dévoiler la vérité des êtres... Mais il ne sait pas écrire! Et comment le pourrait-il, même s'il savait, puisqu'il est presque aveugle? D'ailleurs, pour faire un livre, une simple intrigue ne suffit pas, ni même une succession d'événements: il y faut aussi « des descriptions éloquentes, des aperçus saisissants » – bref, tout ce à quoi on reconnaît un vrai livre, et un style littéraire. Qu'à cela ne tienne, s'obstine Leah: « Les descriptions éloquentes et les aperçus saisissants sont précisément dans un

livre les parties que les gens ne lisent jamais¹.» Et pour le reste, elle sera son porte-plume, sa main, son fidèle secrétaire! Le bon docteur, consulté, s'enthousiasme: il connaît le directeur d'un journal local, très lié à des éditeurs bien en place à Londres. Il ne reste plus, en somme, au brave William qu'à obtempérer. Et voici donc, à la nuit tombée, ses tâches familiales assurées, quand tous se sont assoupis, Leah, seule enfin, qui entreprend d'écrire ces histoires à partir des récits de William...

Les rapports ambigus entre un narrateur mâle et sa femme écrivain, pour se faire une place sur la scène littéraire (il serait plus juste de dire, en cette époque nouvelle, sur le marché du livre), avec au cœur de l'œuvre une superbe histoire du plus pur style gothique située en pleine Révolution, dont l'héroïne est elle-même une femme, «Sœur Rose» – si riche en péripéties que Collins aurait pu en tirer un gros volume –, le tout mis en scène dans une allégorie à travers laquelle il entend à la fois se situer dans les débats esthétiques de l'époque et exprimer la complexité de sa position sociale en tant qu'écrivain – la sienne et celle des nouveaux venus comme lui qui entendent vivre de leur plume –, voilà ce qui sous-tend *Quand la nuit tombe*. Avec, comme références majeures, par le choix des thèmes et du style, la Révolution française et la littérature gothique.

1. Collins reprendra ce credo en ouverture de *The Queen of Hearts*, autre recueil de nouvelles, publié en 1859: «J'en ai plus qu'assez des romans aux propos édifiants, déclare tout net l'héroïne, assez des torrents d'éloquence, des assauts de philanthropie, des descriptions interminables de "l'anatomie du cœur humain", et tout ce fatras. L'intention première, le propos, appelez cela comme vous le voulez, d'une œuvre de fiction n'est-il pas de nous raconter une histoire? Ce que je veux, c'est quelque chose qui me tienne captive, qui me fasse lire, lire, lire, le souffle coupé, jusqu'au mot "fin".»

Pour Collins, rebelle radical, la famille était une société en réduction, où se concentraient les oppressions, les rapports de pouvoir, l'esclavage déguisé, les hypocrisies qui, par ondes concentriques, gouvernaient ensuite la société entière – de sorte qu'à ses yeux il n'était pas de révolution authentique si la structure familiale (la si bien nommée « cellule » familiale) ne se trouvait abolie, et si elle ne procédait d'une révolte menée d'abord par les femmes, prenant leur destin en main¹. D'ailleurs, à la Terreur révolutionnaire qui ébranla la France, une autre terreur n'avait-elle pas répondu, qui déferla au même moment sur les lettres anglaises? Ce sont ces romans aussitôt dits gothiques, dont *Les mystères d'Udolphe* (Londres, 1794) ou *L'Italien ou le confessionnal des pénitents noirs* (Dublin, 1797) d'Ann Radcliffe concentrent la charge subversive: on dirait qu'une nuit noire s'est étendue sur le monde, tandis que les décors se creusent en précipices affreux, en souterrains, ou se dressent en châteaux mystérieux au sommet de monts escarpés, prisons de malheureuses persécutées, livrées à la folie sadique de maris ou de prêtres – images des Bastilles à faire s'effondrer pour libérer les opprimés, à commencer par les femmes. Femmes sont les auteurs de ce genre nouveau, féminins sont les deux mots « Révolution » et « Terreur », ajoute le conservateur Burke, pour lequel le symbole même de la révolution est cette masse de « furies sorties de l'enfer » qui marcha sur Versailles – et qui, à ses yeux, renvoie à la puissance de subversion, de passion dévorante, de sexualité débridée, ignorant toute morale, qui gît au plus secret de chaque femme quand famille, codes moraux et règles sociales ne la tiennent plus en cage. À quoi répond en écho la voix de toutes les femmes suppliciées ou rebelles de ces romans sulfureux et déments,

1. Et ceci au moment où l'air *Home, sweet home* s'impose comme l'hymne victorien par excellence...

qui provoquent l'effondrement des murailles et des hypocrisies, révélant crûment les tragédies dissimulées derrière les volets clos des « cellules familiales » – ce que Joanna Russ résumera par un cri fameux : « Quelqu'un essaie de me tuer, et je crois que c'est mon mari. »

Nul hasard, donc, si, pour dire l'hypocrisie et l'oppression du monde victorien, Wilkie Collins fait retour à la littérature gothique, et place au cœur du livre « Sœur Rose », une histoire se déroulant en pleine Révolution française – mais il est remarquable que, pour montrer l'ambiguïté du statut des jeunes écrivains, il choisisse de nouveau un personnage de femme, Leah. Les débats, à l'époque, étaient vifs sur la littérature qui naissait de la révolution industrielle, tournée sinon vers le plus grand nombre grâce au développement de la presse, du moins vers la *middle class* montante ; les critiques conservateurs opposaient la « vraie » et « haute » littérature à la « littérature de bas étage », écrite grossièrement pour la masse – l'une parlant à l'esprit, au bon goût, s'attachant à creuser la psychologie, l'autre s'adressant aux instincts et aux sens, bien sûr les plus bas, étant donné la médiocrité de ses lecteurs ; l'une étant le fait d'hommes de goût, l'autre plutôt, comme au temps du gothique, l'apanage des femmes – et pas du meilleur monde... D'un côté une littérature de personnages, de caractères, de l'autre une sous-littérature centrée sur l'intrigue et les événements. Ce sera le reproche fait (un peu) à Collins et (beaucoup) à celles qui seront ses héritières, les premières « reines du crime », Mary Elizabeth Braddon, avec *Lady Audley's Secret*, Rhoda Broughton avec *Cometh Up as a Flower*, Ellen Wood, avec *East Lynne* : leurs personnages n'ont pas de psychologie, et au fond ils ne sont même pas des personnages. Entendez par là qu'ils sont de trop basse extraction pour qu'on puisse leur prêter une épaisseur psychologique, c'est-à-dire une âme, et qu'en définitive ils ne sont pas des humains.

«Être quelqu'un», à l'époque victorienne, signifiait d'abord avoir une bonne réputation et une position sociale; que dire, de ce point de vue, des personnages de Collins, tous déclassés, marginaux, d'identité incertaine, pris dans un jeu de masques – et souvent femmes déchues? Ce n'était certes pas avec de pareils individus qu'on pouvait prétendre faire une grande littérature! Le fossé social renvoyait à un clivage esthétique: le vrai romancier d'un côté, de l'autre le *story teller*, le raconteur d'histoires. Et c'est par défi, mais non sans justesse, que Collins se met ici en scène en tant qu'écrivain à l'image de ces femmes déchues. Le critique de la *Westminster Review* devait un jour comparer Collins et ses émules à «un *showman* exhibant un grand singe noir, aux habits si puants et aux manières si dégoûtantes que le public respectable protestait» – ce à quoi le *showman* rétorquait: «Si je ne le montrais pas, je serais réduit à la misère: il attire toutes les jeunes filles de la région.» On ne pouvait mieux lier, en une seule phrase, donnée comme principe esthétique, le clivage entre les classes, les sexes, les races...

C'est tout cela que met en scène *Quand la nuit tombe*: non pas seulement dans chaque histoire, mais dans la trame qui les lie et leur donne une singulière résonance. «Ah, public! public! tout repose désormais sur toi!» s'écrie Leah, à l'instant d'envoyer son manuscrit. Et le public, en effet, devait trancher. En faisant du livre un grand succès de librairie. Et en faisant de Wilkie Collins l'auteur le plus lu de son temps, avec Dickens. Wilkie Collins: le plus féministe des auteurs victoriens.

MICHEL LE BRIS

septembre 2006

PRÉLUDE

Je me suis efforcé de raccorder les différents récits contenus dans ce volume par un fil conducteur unique qui présente au moins, me semble-t-il, le mérite de n'avoir jamais été utilisé auparavant.

Outre celui de tenir lieu de charpente à ce recueil de nouvelles, le texte intitulé « Journal de Leah » est cependant destiné à assumer une fonction supplémentaire. Dans cette partie du livre et, par la suite, dans le prologue à chaque histoire, j'ai cherché à offrir au lecteur un aperçu additionnel de cette vie d'artiste à laquelle les circonstances m'ont permis de m'intéresser de près et que j'ai déjà tenté de dépeindre, sous un autre aspect, dans ma fiction *Cache-cache*¹. Je voudrais cette fois susciter de la compassion pour les joies et les chagrins d'un pauvre portraitiste itinérant – présentés du point de vue de sa femme dans le journal de Leah, et exposés par lui de manière aussi brève que simple dans les différents prologues. C'est à dessein que j'ai contenu ces deux portions du livre à l'intérieur de certaines limites; ne livrant dans le premier cas que ce que l'épouse a pu normalement écrire dans les intervalles de loisir laissés par les soins de sa maison; et, dans l'autre cas, ce qu'un homme aussi pudique

1. En Libretto n° 152, Paris, 2003. (*Sauf mention contraire, toutes les notes du texte sont du traducteur.*)

que raisonnable pourrait écrire sur sa propre personne et sur les individus rencontrés au cours de ses déplacements. Si j'ai eu la bonne fortune de rendre mon idée intelligible par ce traitement simple et concis, et si j'ai dans le même temps atteint l'objectif indispensable de réunir plusieurs récits distincts comme les parties étroitement ajustées d'un ensemble, j'aurai mené à bien un dessein qu'il me tenait depuis longtemps à cœur d'accomplir honorablement.

Quant aux histoires, prises individuellement, il me suffit de préciser, en guise d'explication nécessaire, qu'elles furent publiées dans les colonnes de *Household Words*. Je dois vivement remercier Mr Charles Dickens d'avoir eu la gentillesse de me permettre de les agencer sous cette forme.

Il me faut également faire état d'une obligation d'une autre sorte envers Mr W. S. Herrick, artiste accompli, à qui je dois les faits singuliers autant qu'intéressants sur lesquels sont construits «Un lit diablement singulier» et «Le Masque jaune». Même si cette précision pourra sembler superflue à ceux qui me connaissent, il n'est peut-être pas inutile d'ajouter, en conclusion, que ces histoires sont entièrement le fruit de mon imagination, de ma composition et de mon écriture. Il semble que le fait que les événements de certaines histoires se déroulent hors de notre pays et mettent en scène des personnages appartenant à une autre nation ait inspiré à d'aucuns l'idée qu'elles pourraient être d'origine étrangère. Qu'il me soit permis d'assurer une bonne fois pour toutes aux lecteurs qui m'honoreront de leur attention qu'en ceci, comme sous tous autres rapports, ils peuvent croire à l'authenticité de ma création littéraire. Il se peut bien que les enfants nés de mon imagination soient passablement chétifs et aient tristement besoin d'une main secourable pour les aider dans leurs premiers pas au sein de ce vaste monde; mais il ne s'agit pas, en tout cas, d'enfants d'emprunt. Le nombre des membres de ma famille littéraire

PRÉLUDE

s'accroît du reste si vite que l'idée même d'un emprunt en devient hors de question et que l'on peut avoir de sérieuses craintes que je n'aie pas encore achevé d'ajouter, de mon propre chef, à l'abondante population livresque.

PASSAGES DU JOURNAL DE LEAH

26 février 1827

Le docteur vient de passer examiner une troisième fois les yeux de mon mari. Dieu merci, aucune crainte pour l'instant que mon pauvre William ne perde la vue, à condition qu'il se laisse persuader de suivre à la lettre les recommandations médicales. Celles-ci, qui lui interdisent d'exercer sa profession au moins durant les six mois à venir, sont dans notre cas très difficiles à respecter. Elles vont très probablement nous condamner à la gêne, voire à l'indigence; mais il faut s'y plier avec résignation et même avec gratitude, attendu que cette inactivité forcée va éviter à mon mari de finir aveugle, cette terrible infirmité. À présent que nous savons à quoi nous en tenir, je crois pouvoir répondre de mon entrain et de mon endurance. Puis-je répondre également des enfants? Sans doute, attendu qu'ils ne sont que deux. C'est un bien triste aveu à faire, mais pour la première fois depuis mon mariage, je rends grâce au Ciel de n'en avoir pas eu un plus grand nombre.

Le 17

Hier soir, après que j'ai eu rassuré du mieux possible William quant à l'avenir et que je l'ai entendu s'endormir,

une appréhension s'est emparée de moi : le docteur ne nous avait peut-être pas dit le pire. Il arrive qu'inspirés en cela par une bonté d'âme qui m'a toujours semblé mal placée, les médecins égarent leurs patients. Le simple soupçon d'avoir été jouée au sujet de la maladie de mon mari m'a plongée dans un tel désarroi que j'ai avancé un prétexte pour sortir et me suis rendue secrètement au domicile du docteur. Par chance, il était chez lui. Je lui ai confessé en deux mots l'objet de ma visite.

Il s'est mis à sourire, m'assurant que je pouvais être tranquille, qu'il nous avait bel et bien dit le pire.

– Et ce pire, ai-je insisté afin d'en avoir le cœur net, est que mon mari doit, au cours des six mois à venir, accorder à ses yeux le plus parfait repos.

– Exactement, m'a-t-il répondu. Je n'ai pas dit, notez bien, qu'il ne puisse, à l'intérieur, se dispenser de porter sa visière verte pendant une heure ou deux, lorsque l'inflammation sera retombée. En revanche, je vous répète qu'il lui faut absolument se garder de faire travailler ses yeux. Il ne doit pas toucher un pinceau ou un crayon. Il ne doit en aucun cas s'aviser de peindre un portrait de tout le semestre. Le fait qu'il a tenu à achever deux travaux en cours à l'époque où sa vue s'est mise à décliner a été la cause de tous les symptômes que nous avons dû combattre depuis lors. Si vous vous rappelez, madame Kirby, je l'ai mis en garde dans les tout premiers temps où il est venu exercer sa pratique dans le voisinage.

– Je sais bien, monsieur. Mais que voulez-vous que fasse un pauvre portraitiste itinérant comme mon mari, qui vit en brossant un portrait ici et un autre là ? À l'époque où vous lui avez conseillé de laisser ses yeux au repos, notre subsistance dépendait de l'usage qu'il en faisait...

– N'avez-vous pas d'autres ressources ? m'a demandé

le docteur. Aucune rentrée en dehors de ce que gagne Mr Kirby?

– Aucune, lui ai-je répondu avec un serrement de cœur à la pensée de ses honoraires.

– Me pardonneriez-vous, a-t-il commencé en rosissant, l'air vaguement mal à l'aise, ou plutôt mettez-vous cela au compte de l'intérêt tout amical que vous m'inspirez, si je vous demande si la profession de Mr Kirby vous assure un revenu confortable? – et d'ajouter, avant que j'aie pu parler: Surtout n'allez pas imaginer que ma question soit inspirée par une curiosité malvenue!

Convaincue qu'il ne pouvait avoir de raison déplacée de la poser, je lui ai répondu aussitôt et sans détour:

– Mon mari n'a qu'un petit revenu. Les peintres fameux de Londres obtiennent de leurs modèles des rémunérations importantes; mais les artistes inconnus, qui se bornent à sillonner le pays, sont obligés de travailler dur et de se contenter de gains modestes. J'ai bien peur qu'une fois que nous aurons remboursé tout ce que nous devons ici, il ne nous reste que peu de chose le jour où nous nous retirerons dans un endroit moins coûteux.

– En ce cas, a dit le bon docteur (je me rappelle avec bonheur et fierté que je l'ai bien aimé dès notre première rencontre!), ne vous inquiétez pas pour mes honoraires lorsque vous penserez à solder vos comptes par ici. Je peux attendre que les yeux de Mr Kirby aillent mieux. Je lui demanderai alors de faire le portrait de ma plus jeune fille. Avec cet arrangement, nous serons quittes, et l'un et l'autre parfaitement contents de notre sort.

Sur quoi il m'a serré la main et congédiée aimablement avant que j'aie pu formuler la moitié des paroles de gratitude qui me venaient aux lèvres. Jamais, jamais je n'oublierai qu'il m'a soulagée de mes deux plus lourdes inquiétudes à l'époque la plus angoissante de ma vie. Quel brave homme,

et si chaleureux ! Pour un peu, en ressortant pour rentrer à la maison, je me serais agenouillée pour baiser le pas de sa porte !

Le 18

Si je n'avais résolu, après ce qui s'est passé hier, de ne voir désormais que le bon côté des choses, les événements de cette journée m'auraient ôté tout courage alors que nos ennuis ne font que commencer. Il y a eu en premier lieu le calcul du montant de nos dettes et la découverte que, lorsque nous les aurons toutes honorées, il ne restera en caisse qu'entre trois ou quatre livres de tout ce que nous avons mis de côté. Ensuite, il y a eu la triste obligation d'écrire de la part de mon mari aux personnes aisées qui étaient disposées à recourir à ses services afin de leur dire le mal dont il souffre et de leur faire savoir l'impossibilité où il se trouve pour les six prochains mois d'exécuter les portraits qu'elles avaient commandés. Enfin, alors même que nous venons à peine d'emménager dans ce nouveau domicile, il m'a fallu aller, la mort dans l'âme, donner préavis à notre propriétaire. Si seulement William avait pu continuer de travailler, nous aurions été à même de séjourner au moins trois ou quatre mois dans cette ville et dans ce garni propre et confortable. Jamais nous n'avions jusque-là disposé d'une jolie mansarde vide où les enfants pussent jouer ; jamais je n'avais eu affaire à une logeuse avec qui il est aussi plaisant de partager la cuisine. Et voilà qu'il nous faut quitter ce confort et ce bonheur pour aller je ne sais où... À l'hospice, affirme William dans son dépit ; mais cela ne sera pas, dussé-je m'employer à gages pour l'empêcher. La nuit tombe et il faut économiser la chandelle, sinon je pourrais noircir encore beaucoup de papier. Dieu, quelle journée ! Je

n'ai eu qu'un seul moment plaisant depuis qu'elle a débuté : quand j'ai lancé ma petite Emily dans la confection d'une bourse garnie de perles pour la fille de ce bon docteur. Toute jeune qu'elle est, cette enfant est merveilleusement habile à ce genre d'ouvrage ; et puis, en guise de témoignage de reconnaissance, même une pauvre petite aumônière vide vaut mieux que rien du tout.

Le 19

Reçu la visite de notre meilleur ami – notre seul ami ici –, le docteur. Après avoir examiné William et trouvé que ses yeux se remettent aussi bien qu'on peut l'espérer, il a demandé où nous pensons aller vivre. Je lui ai répondu que nous allions prendre le logement le moins cher qui se pouvait trouver, ajoutant que j'allais aujourd'hui même prospecter les bas quartiers.

– N'en faites rien jusqu'à ce que je repasse vous voir, a-t-il dit. Je me rends de ce pas auprès d'un patient dans une ferme située à cinq milles d'ici. (N'ayez crainte pour vos enfants, madame Kirby : rien de contagieux ; juste un garçon maladroit qui s'est fracturé la clavicule en tombant de cheval.) Les gens de cette ferme louent à l'occasion des chambres et je ne vois pas pourquoi ils refuseraient de vous recevoir. Si vous souhaitez être bien logés et bien nourris, si vous goûtez la société de gens aussi accueillants qu'honnêtes, la ferme d'Appletreewick est l'endroit qu'il vous faut. Ne me remerciez pas avant de voir si je peux vous obtenir ce nouveau toit. D'ici là, réglez toutes vos affaires ici de manière à pouvoir déménager sur-le-champ.

Sur ces mots, cet homme si bon nous salua d'un signe de tête et s'en fut. Fasse le ciel que sa démarche aboutisse ! Si nous vivons à la campagne, au moins serons-nous assurés

de la bonne santé des enfants. Parlant d'eux, je ne dois pas omettre de préciser que notre Emily a déjà presque terminé un des côtés de la bourse.

Le 20

Un billet du docteur, trop occupé pour passer nous voir. Quelle bonne nouvelle ! Les fermiers d'Appletreewick sont disposés à nous donner deux chambres à coucher et à nous accueillir à leur table pour dix-sept shillings la semaine. Selon mes calculs, il nous restera trois livres seize shillings après avoir tout réglé ici. Ce sera suffisant, au début, pour payer quatre semaines de pension à la ferme, et nous pourrons mettre huit shillings de côté. En m'employant à des travaux de broderie, je peux facilement nous procurer neuf shillings supplémentaires, ce qui assurera une cinquième semaine. Il n'est pas douteux que ce laps de temps – considérant tout ce dont je peux m'occuper – nous permette de trouver le moyen de gagner un peu d'argent. C'est ce que je ne cesse de dire à mon mari, et, à force de le lui seriner, je finis par y croire moi-même. Naturellement, mon pauvre William ne voit pas l'avenir sous un jour aussi rose. Il dit que la perspective de se tourner les pouces et de se faire entretenir par sa femme pendant des mois est absolument désespérante. Je tâche de lui remonter le moral en lui rappelant ses années de dur et honnête labeur pour les enfants et pour moi, et en lui représentant que le médecin a bon espoir que ses yeux se remettent bientôt. Mais comme c'est un homme des plus vifs et des plus indépendants, il n'en continue pas moins à marmonner avec force soupirs qu'il est une charge pour sa femme. Je ne puis que lui opposer ce que je ressens au fond de mon cœur, à savoir que je l'ai épousé pour le meilleur et pour le pire, que j'ai connu le meilleur durant de nombreuses

années et que, même dans nos ennuis du moment, le pire ne montre toujours aucun signe de devoir survenir!

La petite bourse avance vite. Elle est d'un joli motif à rayures rouges et bleues.

Le 21

Journée bien remplie. C'est demain que nous nous transportons à Appletreewick. Nous avons réglé les dernières factures et fait nos paquets. Tout le matériel et les toiles neuves de mon pauvre William ont été remisés dans une caisse. Il avait l'air tellement triste, assis là sans rien dire, sa visière sur le front, à regarder ses outils de travail familiers disparaître peu à peu autour de lui comme s'il n'allait jamais plus les revoir, que, bien que je ne sois pas du genre à pleurer facilement, j'en avais les larmes aux yeux. Heureusement, la visière a empêché qu'il ne le voie; et j'avais grand soin, même si cela me faisait presque suffoquer, qu'il n'entende surtout pas le moindre sanglot.

La bourse est prête. Comment se procurer les anses de métal et les glands? Rien ne m'autorise désormais à dépenser six pence sans nécessité, fût-ce pour le meilleur motif.

Le 22

(Rien.)

Le 23, ferme d'Appletreewick.

Trop fatiguée hier, après le déménagement, pour noter un mot sur notre voyage jusqu'à ce délicieux endroit. Mais

à présent que nous commençons d'être installés, je puis combler les omissions.

Bizarrement, ma première occupation hier matin s'est révélée sans rapport avec notre départ. Sitôt le petit déjeuner terminé, j'ai entamé la journée en habillant Emily du mieux possible pour qu'elle aille porter l'aumônière chez le docteur. Vêtue de sa plus belle robe de soie, un peu ravaudée çà et là, j'en ai peur, elle a coiffé son chapeau de paille, orné du ruban de ma charlotte. Le foulard de son père, retourné et attaché de telle sorte que l'on n'y voie que du feu, lui faisait une jolie mantille; et la voilà partie de sa petite démarche décidée, le présent à la main (une si mignonne menotte que je regrettais à peine de n'avoir pas de gants à lui donner). Ils ont été ravis de la bourse – parachevée, je le précise, à l'aide de quelques perles blanches retrouvées en fouillant dans nos cartons: elles ont fait des anses et des glands du meilleur effet, et qui contrastaient de façon charmante avec le bleu et le rouge. Le docteur et sa petite fille ont été, comme j'ai dit, ravis du cadeau; en retour, ils ont donné à Emily un coffret à ouvrage et, pour sa petite sœur, une boîte de dragées. Elle est rentrée toute rougissante du plaisir de sa visite, dont elle a entretenu son père, ce qui a contribué à le maintenir de bonne humeur. Voilà pour l'intéressante histoire de l'aumônière en perles.

La petite charrette de la ferme est venue nous chercher dans l'après-midi pour nous conduire, nous et nos affaires, à Appletreewick. C'était une chaude journée de printemps et mon cœur s'est de nouveau serré à la vue de ce pauvre William, qui se faisait aider à monter, l'air si diminué et si abattu, avec sa malheureuse visière sous ce beau soleil.

– Dieu seul sait, Leah, ce qui nous attend, m'a-t-il glissé au moment où la voiture s'ébranlait, sur quoi il a soupiré et n'a plus rien dit.

Nous avons rencontré le docteur à la sortie de la ville.

– Bonne chance à vous! nous a-t-il lancé au passage en balançant sa canne au rythme de son pas toujours pressé. Je passerai vous voir dès que vous serez installés.

– Au revoir, monsieur, a fait Emily en s’escrimant pour se redresser au milieu des ballots qui encombraient le fond de la voiture. Au revoir et merci encore pour la boîte à ouvrage et pour les dragées.

C’est bien de ma petite! Jamais on n’a à la rappeler aux bonnes manières. Le docteur lui a donné un baiser et il a encore une fois agité sa canne. Ainsi avons-nous pris congé.

Comme j’aurais goûté le trajet si seulement William avait été en mesure de contempler, comme je le faisais, la lande et les jeunes sapins courbés sous la poussée d’une brise égale, les ombres survolant les prés lisses, les nuages blancs qui, là-haut, défilaient en une majestueuse procession dans un azur radieux! C’était un chemin vallonné et j’ai demandé au garçon qui conduisait de ne pas presser son cheval; ainsi, à ce train tranquille, il s’est écoulé près d’une heure avant que nous arrivions devant la barrière d’Appletreewick.

Du 24 février au 2 mars

Nous sommes désormais ici depuis suffisamment longtemps pour connaître un peu le lieu et ses habitants. Parlons d’abord de l’endroit : il y avait jadis à l’emplacement de cette ferme un prieuré renommé. La tour est toujours debout, ainsi que la grande salle où les moines prenaient leurs repas, aujourd’hui utilisée comme grenier à blé. La maison paraît avoir été greffée sur les ruines. Il n’est pas deux pièces qui soient sur le même niveau. Les enfants ne cessent de tomber dans les passages, car il y a toujours une marche à monter ou à descendre, et toujours dans le coin le moins éclairé. Quant aux escaliers, je crois bien que chaque chambre à

coucher possède le sien. Je n'arrête pas de m'égarer et le fermier dit en manière de plaisanterie qu'il va devoir installer à mon intention des écriteaux dans tous les recoins, du sol au grenier. Outre les habituelles pièces communes, on trouve au rez-de-chaussée la salle d'apparat, endroit désert, sombre, mal ventilé et richement meublé, où nul ne met jamais les pieds, la cuisine et une sorte de hall, pourvu d'un âtre aussi vaste que le salon que nous avons en ville. C'est là que nous vivons et prenons nos repas, là que les enfants s'ébattent tout leur soûl et que les chiens viennent déambuler sitôt détachés, là que l'on paie les gages, reçoit les visiteurs, prépare le bacon, goûte le fromage, fume la pipe, et que, chaque après-midi, les hommes de la famille font leur sieste. Jamais on ne vit pièce plus confortable ni plus accueillante; j'ai déjà l'impression d'y avoir passé la moitié de ma vie.

Dehors, par-delà le jardin d'agrément, la pelouse, les arrière-cours, les pigeonniers et les potagers, nous sommes environnés d'une mosaïque de douces pâtures, chacune isolée de ses voisines par une haie bien nette et une solide barrière. Au-delà des champs, les collines s'éloignent en paisibles moutonnements vers des lointains bleutés qui vont se fondre dans la lumineuse douceur du ciel. Il est un point, que nous distinguons des fenêtres de notre chambre, où elles plongent subitement vers la plaine et laissent voir, passé la verdoyante étendue marécageuse, un ruban de mer – bande tantôt bleue et tantôt grise, qui parfois, au coucher du soleil, devient une traînée de feu ou bien encore, les jours d'averses, rutilé de lumière argentée.

Les habitants de la ferme ont ce rare et grand mérite d'être des personnes avec qui l'on sympathise tout de suite. Entre ne pas les connaître du tout et les connaître

suffisamment bien pour se serrer incontinent la main, point d'intervalle protocolaire, point de gradation de convenances. À notre arrivée, ils nous ont reçus comme des amis de longue date rentrant d'un long voyage. Nous n'étions pas depuis dix minutes dans la salle que William disposait de la meilleure chaise dans le coin le plus douillet, que les enfants mangeaient des tartines de confiture sur le coussiège et que, le chat sur les genoux, je parlais avec la maîtresse de maison de la fois où Emily a fait une rougeole.

La famille compte sept membres, sans compter, bien sûr, le personnel attaché au service de la maison. D'abord, le fermier et sa femme : lui est un personnage d'un certain âge, grand, solide, avec une voix sonore ; elle est la femme de soixante ans la plus grassouillette, la plus aimable et la plus gaie que j'aie jamais rencontrée. Ils ont trois fils et deux filles. Des garçons, l'aîné et le cadet sont employés à la ferme ; le benjamin, qui est marin, passe présentement une permission à Appletreewick. Ces demoiselles sont des parangons de santé et de fraîcheur. Je n'ai qu'une chose à leur reprocher : elles ont déjà commencé de gâter nos filles à l'excès.

En ce lieu paisible et au milieu de ces gens aussi avenants que naturels, comme la vie pourrait être heureuse, n'étaient le tableau attristant de l'abattement de William et cette taraudante incertitude quant à la manière dont nous allons subvenir à nos besoins ! Après avoir senti notre journée adoucie par des paroles gentilles et des procédés pleins d'aménité, il est douloureux pour mon mari et moi d'être chaque soir assaillis par cette obsession : aurons-nous, dans un mois, les moyens de rester dans ce nouveau domicile ?

Le 3

Journée pluvieuse; les enfants qui ne tenaient pas en place; William terriblement abattu. Peut-être son état a-t-il joué sur moi ou peut-être mes menus problèmes avec les petites m'ont-ils affectée davantage qu'à l'accoutumée; toujours est-il que je ne m'étais pas senti le cœur aussi lourd depuis le jour où mon mari a coiffé sa visière pour la première fois. Une sensation de désespoir et d'accablement ne cessait de m'envahir. Mais à quoi bon revenir là-dessus? Mieux vaut tâcher de n'y plus penser. Quand un jour est sombre, on a toujours la ressource de songer au lendemain.

Le 4

Ce lendemain s'est révélé digne de la foi que je plaçais en lui. Le grand soleil a refait son apparition et mon moral s'en trouve aussi amélioré qu'il est possible compte tenu des circonstances. Ah, ce mois, ce pauvre petit mois de répit! Qu'allons-nous faire lorsqu'il s'achèvera?

Le 5

C'est juste avant l'heure du thé que j'ai écrit, hier, les quelques lignes ci-dessus, loin de me douter que les événements de la soirée mériteraient d'être consignés dans ce journal en raison des excellents développements qu'ils ne vont pas manquer d'apporter. Je me sais portée en tout à un excès d'optimisme; néanmoins, je suis fermement convaincue d'entrevoir là une issue à nos difficultés, le moyen d'obtenir de quoi nous permettre de rester tranquillement

ici jusqu'à ce que William ait recouvré le bon usage de ses yeux.

C'est de moi, oui, de moi qu'émane ce projet nouveau qui va nous soulager de toutes les incertitudes pour les six prochains mois ! Cela m'a déjà grandie dans ma propre estime. Je sais que William se laissera persuader pour peu que le docteur soit d'accord avec moi lorsqu'il passera demain ; après cela, les gens diront ce qu'ils voudront, je réponds de la suite.

Voici comment l'idée a germé dans mon esprit :

Nous venions de prendre le thé. William, bien mieux disposé qu'à l'accoutumée, conversait avec le jeune marin, qu'ici on a facétieusement affublé du sobriquet très laid de « Dick Gros-Temps ». Le fermier et ses deux fils aînés s'installaient sur les bancs de chêne pour leur sieste coutumière. La maîtresse de maison tricotait, ses deux filles débarrassaient la table et je reprisais les bas des petites. Il n'y avait nulle apparence que ce fût une situation très propice à voir germer des idées nouvelles, et c'est pourtant de là qu'est sortie la mienne. Abordant avec mon mari différents sujets ayant trait à la vie à bord des navires, le jeune matelot s'est mis à nous parler de son hamac, décrivant la façon dont il est tendu, disant qu'il est impossible d'y monter autrement que « par l'arrière » (quoi que cela puisse signifier), que le roulis du bâtiment le fait osciller comme un berceau et que, les nuits de gros temps, son balancement s'accroît au point de lui faire heurter le bordage, ce qui le réveille avec l'impression qu'un poing singulièrement dur l'a frappé à la tête. En entendant tout ceci, j'ai dit que ce devait être pour lui un immense soulagement que de dormir à terre dans un bon lit à baldaquin bien posé sur ses quatre pieds. Mais, à ma grande surprise, il s'est récrié, affirmant qu'il ne passe jamais une bonne nuit ailleurs qu'au fond de son hamac, déclarant même que ce coup de tête occasionnel contre le

bordage lui manque, et concluant par une description très comique de toutes les sensations d'inconfort qu'il éprouve dans un vrai lit. Le caractère d'étrangeté, de parti pris, de ce matelot contre le fait de dormir à terre a rappelé à mon mari (comme à moi, du reste) la terrible histoire d'un lit d'une maison de jeu française, histoire que lui raconta un jour un homme de qualité dont il faisait le portrait.

— Vous vous moquez de moi, a observé le brave Dick Gros-Temps en voyant William se tourner vers moi avec un sourire.

— Pas du tout, a protesté mon mari. Votre prévention à l'encontre des lits à baldaquin ne me paraît en aucun cas ridicule. J'ai connu un monsieur, mon cher Dick, qui avait vu cette objection se concrétiser.

— Pardonnez-moi, monsieur, a repris Dick après un temps et avec un air marqué de perplexité et de curiosité, mais pourriez-vous traduire «concrétiser» en bon anglais, de sorte qu'un pauvre garçon comme moi ait une chance de vous comprendre.

— Mais certainement! a fait mon mari en riant. Ce que je voulais dire, c'est que j'ai connu un homme qui avait vraiment vu et éprouvé ce que, dites-vous en plaisantant, vous craignez de voir et d'éprouver toutes les fois que vous dormez dans un lit à colonnes. Est-ce que vous me suivez?

Dick Gros-Temps, qui avait cette fois parfaitement saisi, a ardemment pressé mon mari de raconter son histoire. La maîtresse de maison, qui avait prêté l'oreille à la conversation, a joint ses prières à celles de son fils; mises en haleine, les deux demoiselles se sont rassises auprès de la table à thé incomplètement débarrassée; et même le fermier et ses fils endormis s'étaient à demi redressés sur leur banc. Se voyant plébiscité de la sorte, mon mari a commencé son récit sans plus se faire prier.

Je l'ai souvent entendu relater cette étrange aventure

(William est le meilleur conteur de ma connaissance) à des amis de toutes conditions et en maintes régions de l'Angleterre, et jamais encore elle n'a manqué de produire son effet. Aujourd'hui, l'auditoire s'en est trouvé pour ainsi dire pétrifié. Jamais je n'ai vu des gens regarder si longtemps dans la même direction ni rester aussi longuement figés dans la même attitude. Et jusqu'aux domestiques, qui, délaissant leurs tâches à la cuisine et nullement rabroués par leur maître ou leur maîtresse, étaient venus se poster, comme ensorcelés, sur le pas de la porte. Comme j'embrassais ce tableau du regard, cependant que mon mari poursuivait sa narration, j'ai soudain été traversée par cette pensée : « Pourquoi William ne disposerait-il pas d'un public plus large pour cette histoire comme pour d'autres, glanées çà et là auprès de ses modèles, qu'il n'a jusqu'ici répétées qu'en privé pour une poignée de familiers ? Il y a des gens qui racontent des histoires dans des livres et qui en tirent de l'argent. Et si nous racontions nous aussi les nôtres dans un livre, et qu'il se vende ? Nous serions assurément libérés de la grande anxiété qui nous mine ! Nous aurions les moyens de demeurer dans cette ferme le temps que les yeux de William lui permettent de reprendre le travail ! » Cette idée prenait forme dans ma tête, et j'aurais pour un peu bondi de ma chaise. Je me demande si, lorsqu'ils font de merveilleuses découvertes, les grands hommes éprouvent de semblables sensations. Est-ce que Sir Isaac Newton sauta en l'air quand il découvrit la loi de la gravitation ? Le frère Bacon eut-il envie de danser quand, après avoir mis le feu à la mèche, il entendit détoner la toute première charge de poudre à canon ?

Il m'a fallu prendre fortement sur moi, sinon j'aurais communiqué tout de go à William, devant nos hôtes, ce qui venait de me traverser l'esprit. Mais je savais préférable d'attendre que nous fussions seuls, et c'est ce que j'ai

fait. Quel soulagement cela a été quand, enfin, nous nous sommes tous levés pour nous souhaiter bonne nuit !

Sitôt que nous avons été dans notre chambre et avant même d'ôter ne fût-ce qu'une épingle de ma robe, j'ai commencé :

– Mon chéri, jamais je ne vous avais entendu raconter aussi bien cette histoire de la maison de jeu. Quel effet elle a produit sur nos amis ! Le même, au demeurant, qu'elle a produit dans le passé à chaque fois que vous l'avez racontée !

Il n'a pas semblé prêter, dans un premier temps, beaucoup d'attention à ce que je disais, se bornant à hocher la tête tout en se versant un peu de cette lotion avec laquelle il se baigne les yeux chaque soir avant de se coucher.

– À propos, ai-je poursuivi, toutes vos histoires ont l'air d'intéresser les gens. Et au cours de ces quinze années de pratique du portrait, vous en avez recueilli çà et là une telle quantité de la bouche de vos modèles ! Avez-vous idée du nombre d'histoires que vous connaissez ?

Non, il n'aurait su dire combien, comme cela, à brûle-pourpoint. Il m'a fait cette réponse d'un ton très indifférent, sans cesser de se tamponner les yeux à coups d'éponge. Il procédait, m'a-t-il semblé, de façon si maladroite et si sommaire que je lui ai pris l'éponge pour lui appliquer moi-même, tendrement, sa lotion.

– Pensez-vous, ai-je repris, qu'après avoir soigneusement retourné une de vos histoires dans votre tête – disons, par exemple, celle de ce soir –, vous pourriez me la répéter si parfaitement et si posément que je serais en mesure de la coucher par écrit ?

Oui, bien sûr. Mais pourquoi lui demandais-je cela ?

– Parce que j'aimerais consigner, afin d'éviter qu'elles soient jamais oubliées, toutes les histoires que vous avez coutume de raconter à nos amis.

Voulais-je bien lui humecter maintenant l'œil gauche, car

c'est celui qui lui paraissait ce soir-là le plus enflammé? Je commençais de pressentir, au vu de son indifférence croissante à ce que je disais, qu'il allait bientôt se coucher et s'endormir sans que j'eusse pu lui exposer ma nouvelle idée – à moins que je ne trouve immédiatement le moyen de piquer sa curiosité ou, en d'autres termes, d'éveiller en lui un état adéquat d'étonnement et d'attention.

– William, me suis-je lancée sans autre préambule, il m'est venu une idée pour nous procurer de quoi faire face à nos frais ici.

Il a brusquement relevé la tête pour me regarder. De quoi s'agissait-il?

– Alors voilà : l'état de vos yeux vous interdit présentement, n'est-ce pas, d'exercer votre métier de portraitiste? Fort bien. Comment allez-vous meubler, mon cher, cette période de désœuvrement? En devenant écrivain! Et comment allez-vous gagner l'argent qui nous fait défaut? En publiant un livre!

– Juste ciel, Leah! auriez-vous perdu la raison?

Lui passant un bras autour du cou, je me suis assise sur ses genoux – parti que je prends toujours lorsque j'entends le persuader en aussi peu de mots que possible.

– William, écoutez-moi sans m'interrompre. Un artiste est exposé, en cas de coup du sort, à ce grand désavantage que ses talents ne lui servent plus de rien s'il n'a plus l'usage de ses yeux ou de ses doigts. Un écrivain peut, en revanche, tout aussi bien tirer parti de ses talents en utilisant les yeux et les doigts d'autrui. Comme je l'ai déjà dit, vous n'avez rien d'autre à faire dans votre état présent que de vous faire auteur. Un instant! laissez-moi terminer. Le livre que je voudrais vous voir réaliser consisterait en un recueil de toutes vos histoires. Vous allez les dire et je vais les écrire sous votre dictée. Notre manuscrit imprimé, nous le mettrons en vente et gagnerons de la sorte, en faisant de notre

mieux pour intéresser et distraire nos semblables, de quoi subsister honorablement dans l'adversité.

Pendant que je lui tenais ce discours – sans doute avec beaucoup d'exaltation –, mon mari arborait un air passablement rafalé, comme dirait notre jeune marin.

– Leah, vous avez toujours eu un esprit fertile, mais comment diable cette idée vous est-elle venue ?

– Elle m'est venue en bas, pendant que vous racontiez l'histoire de la maison de jeu.

– Elle est ingénieuse autant que hardie, a-t-il repris d'un ton pensif. Cependant, c'est une chose que de raconter une histoire à un cercle d'amis et c'en est une autre que la faire paraître sous forme imprimée à l'intention d'un public d'inconnus. Songez, ma chérie, que ni vous ni moi ne sommes habitués à ce qui s'appelle écrire pour la presse.

– Certes, mais nul n'y est habitué lorsqu'il y fait ses premiers pas, et cependant beaucoup de gens se sont sortis avec succès de leur hasardeuse entreprise littéraire. De plus, dans notre cas, nous disposons déjà de la matière ; nous sommes assurément en mesure de lui donner une forme convenable si nous ne visons rien d'autre que la simple vérité.

– Qui va se charger des descriptions éloquentes, des aperçus saisissants, de toute cette partie que se doit de renfermer un livre ? m'a objecté William en secouant la tête avec perplexité.

– Personne ! Les descriptions éloquentes et les aperçus saisissants sont précisément dans un livre les parties que les gens ne lisent jamais. Quoi que nous fassions, gardons-nous bien, si possible, d'écrire une seule phrase qui se puisse commodément éviter. Allons, allons, William ! ai-je poursuivi en le voyant secouer la tête de plus belle, je ne veux plus entendre d'objections ; je suis trop certaine du succès de mon projet pour les tolérer. Si vous doutez encore, nous n'avons qu'à le soumettre à un arbitre compétent. Le

docteur vient vous voir demain. Je lui dirai tout ce que je viens de vous dire; et si vous vous y engagez de votre côté, je m'engage, du mien, à me laisser entièrement guider par son opinion.

William, souriant, m'en a volontiers fait la promesse. C'était tout ce dont j'avais besoin pour me mettre au lit d'excellente humeur. Car je n'aurais, bien sûr, jamais songé à évoquer l'arbitrage du docteur si je n'avais pas été par avance assurée de le voir se ranger à mon avis.

Le 6

Notre arbitre a démontré qu'il mérite la confiance que je place en lui. Il a abondé dans mon sens avant même que j'eusse exposé la moitié de mon nouveau projet. Quant aux doutes et aux difficultés agités par mon époux, le cher homme n'a même pas voulu en entendre parler.

– Pas d'objections, s'est-il gaiement écrié; mettez-vous au travail, monsieur Kirby, et faites votre fortune. J'ai toujours dit que votre femme valait son pesant d'or, et la voilà toute prête à le démontrer en montant sur la balance du libraire. Au travail! au travail!

– Je vais m'y mettre d'arrache-pied, a dit William, enfin gagné par notre enthousiasme. Cependant, une fois que ma femme et moi nous serons chacun acquittés de notre part, que faudra-t-il que nous fassions du produit de notre travail?

– Je m'en chargerai, lui a répondu le docteur. Écrivez votre livre, puis faites-le-moi parvenir et je le soumettrai sans retard au directeur de notre gazette locale. Il compte de nombreux amis dans le milieu littéraire londonien; c'est exactement l'homme qu'il vous faut. À propos, madame Kirby, vous qui veillez à tout, avez-vous pensé à un titre?

C'était mon tour d'être ébahie. Cette question ne m'avait à aucun moment effleurée.

– Un bon titre est très important, a ajouté le docteur en fronçant pensivement les sourcils. Il faut que nous y réfléchissions. Voyons voir, madame Kirby, que pourrait-il être ?

– Peut-être une idée nous viendra-t-elle lorsque l'ouvrage sera déjà bien avancé, a hasardé mon mari. À propos d'ouvrage, Leah, où allez-vous trouver le temps, au milieu de vos occupations de mère de famille, de coucher ces histoires sur le papier à mesure que je vous les dirai ?

– J'y ai réfléchi ce matin et en suis arrivée à la conclusion que je ne vais guère pouvoir écrire sous votre dictée dans la journée. Entre la toilette et l'habillage des petites, leurs leçons, leurs repas, la promenade et la nécessité de les occuper à la maison – sans parler du moment où je fais salon avec ces dames dans l'après-midi –, j'ai bien peur de n'avoir que peu d'occasions d'accomplir ma part du travail entre le petit déjeuner et l'heure du thé. En revanche, quand les filles seront couchées et que nos hôtes liront ou feront un somme, je devrais disposer de trois heures à moi. Aussi, si cela ne vous ennuie pas de repousser à la nuit le moment où nous nous mettrons au travail...

– Le voilà, votre titre ! s'est exclamé le docteur en bondissant de sa chaise comme si une mouche l'avait piqué.

– Où cela ? me suis-je écriée en regardant alentour, comme si je m'attendais à voir ce titre inscrit par magie sur les murs de la chambre.

– Mais dans ce que vous avez dit à l'instant ! Vous venez d'expliquer que vous n'auriez pas le loisir de prendre la dictée de Mr Kirby avant la nuit. Quoi de mieux que d'intituler ce livre d'après le moment où il sera rédigé ? Appelez-le hardiment *Quand la nuit tombe*. Motus ! avant que quiconque se prononce pour ou contre, voyons ce que cela donne sur le papier.

C'est en grand émoi que j'ai ouvert mon écritoire. Le docteur a choisi la plus grande feuille et la plume à plus gros bec qu'il y a trouvée, puis, en une ronde majestueuse alternant pleins et déliés du meilleur effet, il a tracé cette inscription cabalistique :

QUAND LA NUIT TOMBE.

Tous trois penchés au-dessus de la feuille, nous avons étudié sans piper mot l'effet que cela rendait. Dans l'exaltation de l'instant, William avait soulevé sa visière, enfreignant ainsi la prescription du docteur en présence même de ce dernier ! Au bout d'un long moment, nous nous sommes regardés avec gravité et avons hoché la tête. Aucun doute possible après avoir vu la chose écrite : saisi d'une heureuse inspiration, le docteur avait trouvé le bon titre.

— J'ai écrit la page de titre, a déclaré notre précieux ami tout en prenant son chapeau. À présent, je vous laisse le soin de rédiger le livre.

J'ai depuis retaillé quatre plumes et fait l'emplette d'une ramette de papier au magasin du village. William doit réfléchir à ses histoires pendant la journée, de manière à être fin prêt pour moi « quand la nuit tombe ». C'est ce soir que nous inaugurons notre nouvelle occupation. Lorsque je me prends à y penser, mon cœur s'emballé et mes yeux s'embruient. Il suffit de songer à quel point ce qui nous est le plus cher repose sur les premiers pas que nous ferons ce soir !